

qualité de prince du sénat, le donnait toujours le premier ; et il dit aux autres d'opiner après lui chacun à son rang. Il se fit un grand silence ; et Lucrétius prenait la parole, lorsque le centurion qui relevait la garde du jour, passant par hasard avec sa troupe devant le lieu du conseil, cria d'une voix forte à son premier enseigne de s'arrêter et de planter là son étendard ; que c'était la meilleure place qu'ils pussent choisir. Cette parole, si analogue à la circonstance, à la matière qui était en délibération, et à l'incertitude où étaient tous les esprits, n'eut pas été plus tôt prononcée, que Lucrétius, après avoir adoré les dieux, dit qu'il conformait son opinion à l'oracle qu'il venait d'entendre. Tous les autres sénateurs suivirent son avis ; et aussitôt il se fit dans le peuple un changement si merveilleux, que s'exhortant et s'animant les uns les autres à commencer l'ouvrage, sans attendre qu'on marquât les divisions des rues, ni qu'on donnât un ordre d'alignement, chacun se mit à bâtir dans l'endroit qu'il trouva le plus tôt prêt ou qui lui parut le plus agréable.

On y mit tant d'ardeur et de précipitation, qu'il ne fut gardé aucun ordre dans la distribution des rues et l'assiette des édifices. Aussi dit-on que la ville fut reconstruite dans l'espace d'un an, depuis les murailles jusqu'aux dernières maisons des particuliers.

Ils n'étaient pas encore à la fin de leurs travaux, qu'il survint une nouvelle guerre. Les Éques, les Volsques et les Latins entrèrent en armes sur le territoire de Rome, et les Toscans assiégèrent Sutrium, ville alliée des Romains. Les tribuns militaires qui commandaient l'armée, et qui avaient placé leur camp près du mont Marcius, y étaient assiégés par les Latins ; et, se voyant en danger d'y être forcés, ils envoyèrent à Rome demander du secours. Camille fut nommé dictateur pour la troisième fois.

Il fit prendre les armes aux citoyens qui n'étaient plus en âge de servir, tourna, par un léger circuit, le mont Marcius, alla placer son camp derrière les ennemis sans en être aperçu, et fit allumer de grands feux pour avertir les Romains de son arrivée. Reprenant courage à cette vue, ils résolurent de faire une sortie et d'aller attaquer l'ennemi. Mais les Latins et les Volsques, se voyant entre deux armées, se tinrent renfermés dans leur camp, et le fortifièrent de tous les côtés avec de bonnes palissades, qu'ils garnirent d'une grande quantité d'arbres ; dans cette position, ils résolurent d'attendre de nouvelles troupes de leur pays et le secours des Toscans.

Camille, qui pénétra leur dessein, et qui craignait de se voir enveloppé à son tour, se hâta de les prévenir. Il avait observé que tous les matins il s'élevait un grand vent du côté des montagnes ; la nature des retranchements de l'ennemi, construits entièrement en bois, lui suggère l'idée de faire préparer une ample provision de torches ; et, dès que le jour a paru, il met son armée sur pied. Il ordonne à un corps de troupes d'aller, du côté opposé au sien, assaillir l'ennemi à coups de traits, en jetant de grands cris ; pour lui, il se poste, avec ceux qui doivent lancer les feux, à l'endroit d'où le vent avait coutume de souffler, et attend le moment favorable. Déjà l'attaque était commencée de l'autre côté, lorsqu'au lever du soleil, le vent s'étant mis à souffler avec violence, Camille donna le signal aux siens, qui firent pleuvoir dans les retranchements une grêle de traits enflammés. Le feu ayant pris aisément à ces pieux serrés les uns contre les autres et garnis de grands arbres, l'incendie se communiqua rapidement à toute l'enceinte. Comme les Latins n'avaient à leur disposition rien qui pût l'éteindre ou en arrêter les progrès, et que tout leur camp était déjà en proie aux flammes, ils se serrèrent d'abord dans un espace étroit ; mais forcés bientôt d'en sortir, ils tombèrent entre les mains de leurs ennemis, qui étaient rangés en bataille devant les retranchements. Il n'en échappa qu'un très petit nombre ; ceux qui restèrent dans le camp furent presque tous consumés par les flammes ; enfin les Romains éteignirent le feu pour piller.

Camille, laissant à son fils Lucius la garde des prisonniers et du butin, entre aussitôt sur les terres des ennemis, prend la ville des Éques, force les Volsques de se rendre ; et ignorant le malheur de Sutrium, qu'il croyait toujours assiégée par les Toscans et seulement en danger d'être prise, il marche en diligence à son secours. Mais les Sutriens venaient de rendre la ville aux ennemis, qui les avaient renvoyés avec un seul vêtement. Réduits à la dernière misère, ils furent rencontrés par Camille, eux, leurs femmes et leurs enfants, qui tous déploraient leur infortune. Camille fut vivement touché de leur état ; et voyant que les Romains, attendris jusqu'aux larmes par les prières des Sutriens, ne pouvaient contenir leur indignation, il résolut de ne pas différer d'un instant la vengeance, et de les mener le jour même à Sutrium. Il jugea que des troupes qui venaient de prendre une ville si riche et si puissante, où elles n'avaient pas laissé un seul ennemi, et qui n'en

attendaient pas du dehors, n'auraient songé qu'à se divertir, et ne seraient pas sur leurs gardes. Sa conjecture se trouva vraie : non seulement il traversa sans être aperçu le territoire de Sutrium, mais il arriva aux portes de la ville, et se saisit des murailles avant que les Toscans fussent informés de sa marche. Ils n'avaient mis nulle part de sentinelles ; répandus dans les maisons, ils ne pensaient qu'à se réjouir et à faire bonne chère. Lorsqu'ils reconurent que les ennemis étaient maîtres de la ville, le vin et la viande dont ils étaient gorgés leur ôtèrent jusqu'à la pensée de prendre la fuite, ils se laissèrent honteusement égorger ou se livrèrent sans défense à l'ennemi. C'est ainsi que Sutrium fut prise deux fois dans un jour : ceux qui venaient de s'en rendre maîtres la laissèrent reprendre, et ceux qui l'avaient perdue la recouvrèrent par l'habileté de Camille. Le triomphe qu'il obtint pour cette victoire ne lui acquit pas moins d'estime et de gloire que les deux premiers. Ceux d'entre les citoyens qui lui portaient le plus d'envie, et qui voulaient attribuer ses succès à la fortune plutôt qu'à sa valeur, furent forcés de faire honneur de ces derniers exploits à sa prudence et à son activité.

Le plus déclaré de ses envieux et de ses rivaux était Marcus Manlius, celui qui avait repoussé le premier les Gaulois lorsqu'ils avaient escaladé le Capitole, et qui pour cela avait eu le surnom de *Capitolinus*. Il voulait être le premier entre ses concitoyens ; et ne pouvant parvenir par des voies honnêtes à surpasser la gloire de Camille, il prit la route ordinaire de tous ceux qui aspirent à la tyrannie : il travailla à s'attacher la multitude ; et surtout les citoyens perdus de dettes. Il prenait leur parti contre leurs créanciers, les défendait dans les tribunaux, et les arrachait même de force à ceux qui, en vertu de la loi, les emmenaient pour être esclaves. Par là il se vit bientôt entouré d'une foule d'indigents qui, par leur audace et par le trouble qu'ils excitaient dans les assemblées, se faisaient craindre des principaux citoyens. Dans cette conjoncture, on nomma dictateur Quintus Capitolinus, qui sur-le-champ fit emprisonner Manlius. Le peuple prit le deuil, ce qu'il ne faisait jamais que dans les grandes calamités publiques ; et le sénat, qui craignait une sédition, ordonna que Manlius fût mis en liberté. Mais, loin qu'il sortît meilleur de sa prison, il n'en souleva le peuple qu'avec plus d'insolence et remplit la ville de confusion et de trouble.

Camille ayant été élevé à la qualité de tribun militaire, Manlius fut de nouveau traduit en justice : mais la vue du Capitole nuisait à ses accusateurs ; on voyait de la place l'endroit où il avait combattu la nuit contre les Gaulois ; lui-même, tendant les mains vers la citadelle, et, les yeux baignés de larmes, rappelant aux Romains les combats qu'il avait soutenus, il excitait si fort la pitié, que les juges, embarrassés, remirent plusieurs fois la cause. Ils ne voulaient pas l'absoudre contre les preuves les plus évidentes de son crime ; et ils ne pouvaient le juger selon la rigueur des lois, quand la vue du Capitole leur remettait sans cesse devant les yeux la grandeur de ses exploits. Camille, s'étant aperçu de cette impression, fit transporter le tribunal hors de la ville, dans le bois Pétilien, d'où l'on ne voyait pas le Capitole. Alors les accusateurs ayant repris tous les chefs qu'ils avaient déjà produits, les juges, qui n'avaient plus sous les yeux le théâtre des exploits de Manlius, laissèrent agir l'indignation que leur causait le souvenir de ses crimes. Il fut condamné à mort, conduit au Capitole, et précipité du haut de ce rocher, qui fut le monument de sa déplorable destinée, comme il l'avait été de ses plus glorieux exploits. Les Romains, ayant démoli sa maison, y bâtirent un temple à la déesse Moneta, et défendirent, par un décret, qu'aucun patricien n'habitât à l'avenir sur le Capitole.

Camille, appelé pour la sixième fois au tribunat militaire, refusait cette charge, à cause de son âge avancé ; peut-être aussi parce qu'après tant de succès et de gloire, il craignait l'envie ou un revers de fortune. La cause la plus apparente de son refus était sa mauvaise santé, car il venait de tomber malade ; mais le peuple ne reçut pas son excuse ; il se mit à crier qu'on ne lui demandait pas de combattre à pied ou à cheval, qu'on voulait seulement ses conseils pour la conduite de la guerre. Il fut donc obligé de prendre avec Lucius Furius, un de ses collègues, le commandement des troupes et de les mener à l'ennemi. Les Prénestins et les Volsques ravageaient, avec une armée nombreuse, les terres des alliés des Romains ; Camille se mit en marche et alla camper fort près des ennemis. Son intention était de traîner l'affaire en longueur, afin que s'il fallait en venir à une bataille, il eût le temps de se rétablir et d'être en état de combattre ; mais Lucius, son collègue, emporté par le désir de la gloire, brûlait d'impatience d'en venir aux mains, et communiquait la même

ardeur aux capitaines et aux centurions. Camille, qui craignait qu'on ne le soupçonnât d'avoir envié à ces jeunes officiers une occasion de se distinguer et d'acquérir de la gloire, permit à Lucius, quoiqu'à regret, de livrer bataille; pour lui, retenu par sa maladie, il resta dans le camp avec quelques troupes.

Lucius, qui chargea témérairement les ennemis, fut bientôt repoussé. Camille, voyant les Romains prendre la fuite, ne peut se contenir; et avec ce qu'il avait de troupes il court au-devant des fuyards à la porte du camp, passe au travers d'eux, et tombe sur les ennemis qui les poursuivaient. Alors ceux des Romains qui étaient déjà rentrés dans le camp reviennent sur leurs pas pour suivre Camille; tandis que ceux qui s'y réfugiaient, se ralliant autour de lui, se mettent en bataille et s'exhortent mutuellement à ne pas abandonner leur général. Il arrête la poursuite des ennemis, et le lendemain, ayant rangé son armée en bataille, il les charge, les met en fuite; et étant entré dans leur camp avec les fuyards, il en fait un grand carnage. Là il apprend que la ville de Satria a été prise par les Toscans, et que ses habitants, qui tous étaient Romains, ont été passés au fil de l'épée. Alors, renvoyant à Rome son corps d'infanterie, il prend l'élite de ses troupes légères et marche contre les Toscans, qui occupaient Satria; il les défait, en tue une grande partie et chasse les autres de la ville. Il revint à Rome chargé de butin, et prouva par son exemple que les peuples les plus sages sont ceux qui, sans s'effrayer du grand âge et de l'état faible d'un général dont ils connaissent l'expérience et le courage, le préfèrent, tout malade qu'il est et malgré sa répugnance, à ceux qui sont dans la fleur de l'âge et qui sollicitent avec ardeur le commandement.

Aussi, les Romains, informés de la révolte des Tusculans, chargèrent-ils encore Camille de cette expédition, en lui laissant le choix de celui de ses cinq collègues qu'il voulait prendre avec lui. Chacun d'eux demandait avec instance d'être préféré; mais, contre l'attente de tout le monde, il laissa tous les autres pour choisir ce même Lucius Furius qui, peu de temps auparavant, et contre son avis, avait livré témérairement la bataille et l'avait perdue. Sans doute cette préférence avait pour motif de lui fournir une occasion de réparer son malheur et d'effacer la honte de sa défaite. Les Tusculans, instruits de la marche de Camille, usèrent d'adresse pour réparer leur faute; ils remplirent la campagne de

laboureurs et de bergers, qui, comme en pleine paix, cultivaient la terre et faisaient paître leurs troupeaux; ils tinrent les portes de la ville ouvertes, et envoyèrent leurs enfants aux écoles comme à l'ordinaire. On voyait tous les artisans travailler tranquillement dans leurs ateliers, les bourgeois se promener en robe sur la place publique, et les magistrats, comme s'ils n'eussent eu rien à craindre et à se reprocher, se donner tous les mouvements nécessaires pour faire préparer des logements aux Romains. Ces témoignages de soumission n'ôtèrent pas à Camille la certitude qu'il avait de leurs projets de révolte; mais, touché de ces marques de repentir qui en étaient un désaveu, il leur ordonna d'aller trouver le sénat, pour prévenir les effets de son ressentiment. Il appuya même leurs prières, et contribua beaucoup non seulement à les faire absoudre, mais encore à leur procurer le droit de cité à Rome. Telles furent les actions les plus éclatantes de son sixième tribunat.

Quelque temps après, Licinius Stolon excita dans Rome une sédition violente. Le peuple, s'étant soulevé contre le sénat, voulait le forcer à prendre parmi les plébéiens un des consuls qu'on devait élire, au lieu de nommer deux patriciens. Les tribuns du peuple furent d'abord élus; mais le peuple empêcha qu'on ne continuât les comices pour la nomination des consuls, et la ville, faute de magistrats, allait être exposée aux plus grands troubles. Le sénat nomma donc Camille dictateur pour la quatrième fois; c'était contre le gré du peuple, et lui-même n'accepta cette charge qu'avec peine. Il ne voulait pas avoir à lutter contre des hommes qui, après tant de batailles gagnées, étaient en droit de lui dire qu'il avait obtenu avec eux à la guerre bien plus de succès qu'il n'en avait eu avec les patriciens dans le gouvernement de la République. Il sentait d'ailleurs que ces derniers ne l'avaient élu que par envie, afin que s'il avait l'avantage il tint le peuple sous l'oppression, ou que s'il avait le dessous il fût lui-même opprimé. Pour tenter néanmoins un remède aux maux présents, prévenu du jour où les tribuns du peuple se proposaient de faire passer leur loi, il fit publier pour ce jour même une levée de troupes, et appela le peuple de la place au champ de Mars, en menaçant de fortes amendes ceux qui n'auraient pas obéi. Les tribuns de leur côté, opposant menaces à menaces, jurèrent que s'il ne laissait pas au peuple la liberté de donner ses suffrages sur cette loi,

ils le condamneraient lui-même à une amende de cinquante mille as. Soit que son grand âge lui fit redouter un nouvel exil et une seconde condamnation si peu dignes des nombreux exploits par lesquels il s'était illustré, soit qu'il se crût incapable de lutter contre le vœu si fortement prononcé de la multitude, Camille se retira chez lui ; et peu de jours après, alléguant sa mauvaise santé, il abdiqua la dictature. Le sénat lui nomma un successeur ; et celui-ci, ayant choisi pour général de la cavalerie Stolon, le chef même de la sédition, lui donna la facilité de faire passer une loi qui déplut beaucoup aux patriciens, parce qu'elle défendait qu'aucun citoyen ne possédât plus de cinq cents arpents de terre. La confirmation de cette loi par le peuple fut pour Stolon une victoire bien éclatante ; mais peu de temps après, convaincu lui-même d'en posséder plus qu'il ne permettait aux autres d'en avoir, il fut puni en vertu de sa propre loi.

L'objet principal de la sédition, ce qui même en avait été la première cause, et qui donnait le plus d'embarras au sénat, subsistait encore : c'était la nomination des consuls. Mais au milieu de cette contestation on apprit, par des avis certains, que les Gaulois, partis une seconde fois des bords de la mer Adriatique, marchaient précipitamment vers Rome avec une armée formidable. Les effets suivirent de près cette nouvelle : la guerre avait déjà commencé par le dégât de tout le pays, et ceux qui n'avaient pas eu la facilité de se retirer à Rome s'étaient dispersés sur les montagnes. La crainte assoupit le feu de la sédition ; les nobles et les simples citoyens, le sénat et le peuple, réunis par le danger commun, élurent unanimement Camille dictateur pour la cinquième fois. Quoique courbé sous les années (il avait près de quatre-vingts ans), il ne vit que la nécessité et la grandeur du péril : n'alléguant plus, comme auparavant, ni raison ni prétexte, il accepta sans balancer la dictature. Aussitôt il rassembla l'armée ; et comme il savait par expérience que la plus grande force des Gaulois consistait dans leurs épées, qu'ils maniaient en barbares, sans aucun art, et avec lesquelles ils abattaient les têtes et les épaules des ennemis, il arma la plus grande partie de ses soldats de casques d'acier poli, sur lesquels les épées des Gaulois ne pouvaient manquer de glisser ou de se rompre. Le bois des boucliers des Romains n'étant pas assez fort pour résister aux coups, il les fit border d'une lame de fer ; il

enseigna aussi aux soldats à se servir de longues piques, et à les glisser sous les épées des ennemis, pour prévenir les coups que ces barbares leur portaient de haut avec violence.

Les Gaulois, chargés d'un butin immense qui appesantissait leur marche, s'étaient campés assez près de Rome, sur le bord de l'Anio. Camille, étant parti avec son armée, alla placer son camp sur une colline dont la pente était douce, et coupée de plusieurs cavités, dans lesquelles il cacha la plus grande partie de ses troupes, afin que celles qui étaient en vue parussent s'être postées par crainte sur les hauteurs. Pour confirmer les ennemis dans cette opinion, il ne les empêcha pas de venir faire du butin jusqu'au pied de la colline ; il se tint tranquille dans son camp, qu'il avait bien fortifié, jusqu'à ce qu'il eût

vu une partie de leurs troupes se disperser pour aller au fourrage, et le reste passer la journée entière dans le camp à se gorger de viandes et de vin. Alors il envoya, bien avant le jour, ses troupes légères harceler les barbares, et les charger à mesure qu'ils sortaient, pour



Fig. 24. — Casques de soldats romains.

les empêcher de se mettre en bataille. A la pointe du jour, il fait descendre dans la plaine et met en ordre de bataille son corps d'infanterie, que les barbares, qui la croyaient en petit nombre et découragée, virent avec étonnement très nombreuse et pleine d'ardeur.

Cette vue commença par rabattre la fierté des Gaulois, qui regardèrent comme déshonorant pour eux d'être attaqués les premiers. D'un autre côté, les troupes légères, qui tombaient sur eux avant qu'ils pussent prendre leur ordre accoutumé et se diviser par bataillons, mettaient la confusion dans leurs rangs, et les forçaient de combattre en désordre, chacun dans la place que le hasard lui assignait. Enfin, Camille ayant fait avancer son corps d'armée, les barbares coururent sur lui les épées hautes. Mais les Romains leur opposant leurs longues piques, et présentant à leurs coups des corps couverts de fer, les épées des Gaulois, qui étaient d'un acier peu battu et d'une trempe molle, se pliaient aisément et se courbaient en deux. D'ailleurs leurs boucliers, hérissés de ces piques qui y restaient suspendues, étaient si pesants, que, ne pouvant les soutenir, ils abandonnèrent leurs propres armes, et se jetèrent sur les piques

des ennemis pour les leur arracher. Comme ils s'offraient ainsi à découvert aux coups des Romains, ceux-ci, qui se servaient avec avantage de leurs épées, firent un grand carnage des premiers rangs. Les autres prirent la fuite et se répandirent dans la plaine, n'ayant pu ni gagner les collines et les hauteurs dont Camille s'était saisi d'avance, ni se réfugier dans leur camp, dont ils savaient que l'ennemi se rendrait aisément le maître. Cette bataille se donna, dit-on, la vingt-troisième année après la prise de Rome. Un pareil succès rendit les Gaulois bien moins redoutables aux yeux des Romains, et guérit ceux-ci de la terreur que leur inspirait un ennemi dont ils attribuaient la première défaite moins à leur propre valeur qu'aux maladies et aux accidents imprévus qui l'avaient affaibli; terreur qui était telle, que dans la loi qui exemptait les prêtres du service militaire ils avaient excepté les guerres contre les Gaulois.

Cette victoire fut le dernier exploit de Camille; car la prise de Vélitres, qui se rendit sans coup férir, en fut la suite nécessaire. Mais les dissensions politiques lui laissaient encore une lutte violente et dangereuse à soutenir. Le peuple, devenu plus fort par ses succès, persistait à exiger que, contre les dispositions de la loi qui était encore en vigueur, un des consuls fût pris parmi les plébéiens. Le sénat s'y opposait de toutes ses forces, et empêchait Camille de se démettre de la dictature, dont l'autorité suprême lui offrait un moyen de combattre avec plus d'avantage en faveur de l'aristocratie. Cependant, un jour que Camille, assis sur son tribunal, rendait la justice dans la place publique, un licteur, envoyé par les tribuns du peuple, lui ordonna de le suivre, et mit la main sur lui à dessein de l'emmener de force. Cette violence excita dans la place un bruit et un tumulte dont on n'avait pas encore vu d'exemple. Ceux qui environnaient Camille repoussaient le licteur, et le peuple ordonnait à cet officier d'arracher le dictateur de son tribunal. Camille, incertain de ce qu'il devait faire, ne se démit pourtant pas de sa charge; mais, accompagné des sénateurs qui étaient avec lui, il se rendit au sénat. Avant que d'y entrer, il se tourna vers le Capitole, et priant les dieux d'amener ces divisions funestes à une fin heureuse; il fit vœu, aussitôt que les troubles seraient apaisés, de bâtir un temple à la Concorde. La différence des opinions fit naître dans le sénat des débats très animés; mais enfin le sentiment le plus modéré l'emporta : ce fut celui de céder au

peuple, et de lui laisser prendre un des consuls parmi les plébéiens. Ce décret, proclamé par le dictateur en pleine assemblée, fit tant de plaisir au peuple, qu'il se réconcilia sur-le-champ avec le sénat, et reconduisit Camille dans sa maison au milieu des cris de joie et des applaudissements.

Le lendemain, le peuple assemblé ordonna que pour accomplir le vœu de Camille, et pour perpétuer le souvenir de cette réunion, on bâtirait un temple à la Concorde dans un emplacement qui avait vue sur la place et sur le lieu des assemblées. Il décréta aussi qu'on ajouterait un jour aux fêtes latines, qui se célébreraient à l'avenir pendant quatre jours; qu'à l'heure même on irait offrir des sacrifices aux dieux, et que tous les Romains y assisteraient couronnés de fleurs. Camille ayant tenu les comices consulaires, on nomma consuls Marcus Émilien d'entre les patriciens; et pour les plébéiens, Lucius Sextius, qui fut le premier consul pris du corps du peuple. Ce fut la dernière action publique de la vie de Camille. L'année suivante, Rome fut affligée d'une peste qui enleva un nombre infini de personnes d'entre le peuple et plusieurs magistrats. Camille en mourut aussi; et quoiqu'il fût dans un âge très avancé, quoique sa vie eût été aussi pleine que celle d'aucun autre homme, sa perte causa plus de regrets aux Romains que celle de tous les autres citoyens emportés par le même fléau.



FIG. 25. — Boulangers romains travaillant.